Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 15 (1927)
Heft: 64-65

Artikel: Esprits objectifs et esprits subjectifs
Autor: Gex, Maurice
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-380134

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ESPRITS OBJECTIFS ET ESPRITS SUBJECTIFS *

Introduction et définitions.

A côté de la psychologie proprement dite, qui étudie les phénomènes psychiques de l'homme en général, existent l'éthologie, ou science des caractères et la science des types intellectuels.

M. François Mentré, dans son ouvrage *Espèces et variétés d'intelligences* (1), a proposé de baptiser cette dernière la noologie, mot créé par Ampère pour désigner les sciences de l'esprit et qui signifie, dans sa nouvelle acception, la science des esprits.

Si l'éthologie — pour des causes d'utilité sans doute — s'est fortement développée depuis le XIXe siècle sous l'impulsion que lui donna Stuart Mill, la noologie, elle, est une science dans l'enfance qu'aucune étude d'envergure n'a encore défrichée.

(*) Nous remercions MM. Henri Miéville et Georges Volait pour les remarques critiques qu'ils ont bien voulu nous faire à l'audition d'une première rédaction de ce travail.

(1) Nous renvoyons à cet ouvrage pour l'exposé historique de la question et surtout pour la discussion tendant à établir la possibilité et la légitimité de la noologie contre les arguments des rationalistes partisans d'une raison une et identique chez tous, d'une part, et contre les arguments de M. Paulhan d'autre part, ces derniers cherchant à établir que chaque esprit concret est constitué par la réunion d'une foule d'éléments noologiques idéaux qui, seuls, peuvent être l'objet d'une classification rigoureuse. Nous nous rallions complètement aux idées de M. Mentré sur ces points. Nous renvoyons également au court et substantiel article de M. Mentré : *La Noologie, science des types intellectuels*, Scientia, 1, VIII, 1924.

Dans une science si jeune, pour ainsi dire inexistante, la plus grande prudence est de mise justement parce que toutes les audaces semblent permises. Séduits par l'élégance de leurs solutions, les constructeurs de classifications des intelligences pourraient être tentés de donner une théorie à la fois très simple et très ingénieuse de la vérité et s'écrier en face d'un auteur : « Voyons quel est ton type mental et je te dirai ce que tu penses ! » C'est là faire entrer candidement la métaphysique dans la psychologie comparée. Remarquons que le fait d'appartenir à un type plutôt qu'à un autre détermine bien plus la façon de penser que le contenu même de la pensée et, si celle-là influence à son tour celui-ci, cette influence est indirecte, très complexe à saisir et surtout elle n'est pas unique.

La tâche du noologiste doit être comprise de tout autre façon.

En face de la diversité relative des esprits existe une réalité que ceux-ci s'appliquent à pénétrer, chacun avec ses qualités et ses défauts propres, qui font que leur vision du monde est variable : déceler ces qualités et ces défauts, démêler les aptitudes, les tendances inconscientes de chaque type afin d'interpréter, de comprendre dans une certaine mesure la diversité des idées au lieu de s'y heurter avec colère et amertume, telle doit être la tâche à la fois modeste et ardue du classificateur d'intelligences.

La noologie est une école de tolérance et de largeur d'esprit.

Tenter dès le début une classification en nombreux types et sous-types est, croyons-nous, téméraire ; mieux vaut jeter des coups de sonde au moyen de classifications binaires qui permettent une investigation relativement aisée en profondeur, sans risque de se perdre dans un dédale de subdivisions forgées arbitrairement à chaque difficulté naissante et ne correspondant par suite à rien de bien réel. Ainsi, la diversité noologique pourrait être étudiée au moyen des couples suivants : contemplatifs-méditatifs, synthétiques-analytiques, empiriques-constructifs, concrets-abstraits, etc. De tels couples sont autant de points de vue d'où l'on embrasse la variété des individus. Il se dégagerait peut-être d'études indépendantes, faites sur chacun de ces couples, une classification générale basée sur l'analyse des interférences qu'ils font entre eux.

Nous allons présenter l'esquisse d'une étude sur les esprits en partant du couple *objectifs-subjectifs.*

Le premier caractère d'un de ces termes est de n'avoir de sens que par rapport à l'autre : il découle de cette polarité, que ces termes appliqués à un domaine quelconque en embrassent nécessairement toute l'étendue. Ceci constitue un grand avantage autorisant à traiter de leur point de vue un sujet avec ampleur et liberté, mais par contre surgit le danger de créer de fausses fenêtres par besoin de symétrie, c'est-à-dire de prendre mécaniquement le contraire d'une caractéristique donnée pour passer d'un type au type opposé, danger contre lequel il convient de se mettre en garde en se référant constamment à des exemples concrets.

En établissant cette classification, nous ne prétendons nullement affirmer qu'il n'y a que deux types d'esprit, mais seulement qu'il est possible, à un certain point de vue, de distribuer la variété noologique dans les deux grandes classes choisies.

Nous définissons l'esprit objectif comme étant un esprit chez lequel l'influence du monde extérieur et celle du monde intérieur s'équilibrent heureusement, et l'esprit subjectif, l'esprit qui se laisse dominer par le monde intérieur. (1)

L'esprit étant l'instrument de la connaissance, une telle classification binaire a des racines profondes, car elle se place *au point de vue de la connaissance et de sa dualité.*

Nous croyons que la classification que nous avons adoptée est capable, grâce au point de vue interne et fondamental qui la caractérise, d'être vraiment explicative dans une large mesure

(1) L'intelligence est tournée naturellement vers le monde extérieur, car elle est par excellence l'organe qui met l'homme en liaison avec le reste de l'univers : voilà pourquoi nous parlons d'équilibre au sujet de l'esprit objectif et non de prédominance. D'ailleurs, l'esprit objectif donne avant tout une impression d'équilibre admirable dans l'ensemble de ses facultés. Cependant, au sujet de l'asymétrie des deux définitions, le type objectif réalisant une position d'équilibre, n'y aurait-il pas alors nécessairement « quelque chose » au delà de l'esprit objectif, ce dernier étant situé entre ce « quelque chose » et l'esprit subjectif ? De fait, nous rencontrons dans cette position extrême des esprit objectifs médiocres, esclaves de la représentation, qui s'imaginent souvent faire œuvre scientifique par la pratique d'un empirisme brut — nous n'avons d'ailleurs pas à nous occuper de telles mentalités, puisque nous nous attachons essentiellement à l'intellectualité élevée, ainsi que nous le déclarons plus loin.

des différences empiriquement constatées. Si, à cet égard, nous sommes très prudents dans ce présent essai (qui n'est lui-même qu'un résumé) nous espérons que des études plus fouillées permettront d'étendre considérablement la partie constructive relativement à la partie descriptive.

Notre but est surtout de classer *les formes les plus hautes de l'intellectualité*, donc essentiellement les penseurs, car n'est-ce pas chez eux que le heurt des mentalités divergentes s'accuse avec le plus de relief ? Or, la classification de M. Mentré, basée sur les *activités* humaines naturelles — excellente par ailleurs et propre à rendre de grands services, croyons-nous —, en *méditatifs*, *contemplatifs* et *praticiens*, y est peu propre, puisque le type méditatif domine par définition chez tout philosophe.

Notre classification, moins générale que celle de M. Mentré, vise avant tout à étudier dans ses modalités une de ces activités : celle de la *connaissance*.

Généralités.

Demandons-nous quelle est l'influence quasi exclusive du monde intérieur sur un esprit, en d'autres termes qu'advient-il d'un esprit livré à lui-même, soustrait dans la plus grande mesure possible aux impressions du dehors ?

Dans une subjectivité poussée à l'extrême, l'esprit, toujours braqué sur lui-même, se fausse, se rétrécit et devient incapable de se renouveler ; c'est en effet par un commerce soutenu avec la réalité extérieure que l'esprit parvient à se ressaisir, à quitter le cercle dans lequel il tournait sans cesse et d'où il risquait de ne plus pouvoir sortir. Car, bien que le « monde extérieur » n'introduise dans l'esprit aucun élément constitutif nouveau, il nous signale en les éveillant les différentes virtualités qui sont en nous et que l'introspection la plus pénétrante ne parvient pas à nous faire connaître, car l'introspection n'atteint jamais que le réalisé. En un mot, l'univers extérieur déploie et étale notre moi qui, sans lui, se cristalliserait dans la première des virtualités qui s'y manifeste. Son rôle constant est d'apporter la variété et la différenciation, de l'empêcher de se tasser en un tout homogène et confus.

Une sensibilité exquise envers les différences même légères

que présente le réel, différences qui sont conservées, implicitement tout au moins, au sein des raisonnements, telle est la caractéristique primordiale de la mentalité objective.

L'esprit de distinction implique deux corollaires : *l'esprit d'analyse* et *la pensée consciente.*

Poursuivre des distinctions dans les idées revient à faire l'analyse de celles-ci. Isoler les éléments d'un tout, dégager l'individuel du général et discerner une individualité d'une autre, voilà l'activité propre de l'objectif chez lequel l'esprit d'analyse ne fait qu'un avec l'esprit de distinction.

L'analyse des idées, qui engendre la clarté, a un caractère objectif en ce sens qu'elle exprime la volonté de confronter les résultats auxquels elle est parvenue avec le réel : si ce souci était absolument écarté, elle ne saurait se justifier.

Là où l'objectif est porté à dissocier les idées, le subjectif tend à les unir les unes aux autres, à faire une synthèse en négligeant les différences pour souligner les ressemblances. Procède-t-il à l'analyse des idées ? Le subjectif la pousse rarement jusqu'au bout : il s'arrête presque toujours à de petits ensembles synthétiques auxquels il se garde de toucher et qu'il manie globalement, en ayant une conscience sourde de leur valeur.

La faculté de mettre en rapport, c'est à dire le pouvoir virtuel de faire une synthèse, est aussi développée chez l'objectif que chez le subjectif, mais le premier en use autrement que le dernier.

Derrière chacune de ses idées le subjectif sent confusément, étant donné son intériorisation, tout le reste de son esprit, toutes ses autres idées qui lui signalent la situation relative et par conséquent l'orientation possible de la dernière venue. Sa pensée est plus *nécessaire* que celle de l'autre type et, dans son ensemble, elle constitue un système qui lui est toujours présent et toujours tyrannique. Un pareil processus le pousse à abuser des déterminations a priori, car il exige de la réalité qu'elle soit conforme à l'idée qu'il s'en fait : il possède l'esprit de système au mauvais sens du mot. Faire un ample usage de la méthode a priori, l'utiliser en vue d'une explication totale des choses revient fatalement à se condamner à suivre la pente de son individualité ; d'où tirerons-nous en effet la substance de nos élaborations a priori, sinon de notre sensibilité, puisque nous nous interdisons de la puiser à une source extérieure et que nos catégories intellec-

tuelles ne pourront jamais suffire à édifier une métaphysique, étant par essence de pures formes ?

Loin d'habiller ainsi d'idées son être entier, l'objectif cherche, devant un ensemble de faits à coordonner, un ordre qui lui soit adéquat et que par conséquent ces faits eux-mêmes devront suggérer. De cette systématisation dans le détail, préparée d'ordinaire par une analyse clarificatrice, il est capable de se hausser progressivement à une systématisation de plus en plus vaste, mais qui conservera cette propriété de lui rester extérieure en quelque sorte. Aussi peut-il bâtir, si cela lui plaît, plusieurs systèmes indépendants : il reste juge et maître de ses propres constructions.

Cette systématisation appelle à chaque pas la *vérification* qui déterminera des retouches s'il y a lieu, retouches relativement aisées qui ne bouleverseront pas le système amorcé suivant une méthode si prudente.

Ainsi, l'objectif vérifie constamment ses constructions au lieu de s'abandonner à son imagination créatrice et aux sollicitations de son tempérament.

Remarquons que la génialité fait prédominer la synthèse sur l'analyse ; mais un Leibniz, par exemple, a construit un système à étages multiples en se plaçant successivement à des points de vue hiérarchisés ; or, se placer à différents points de vue revient à mettre en évidence certaines faces de la réalité en négligeant les autres, c'est donc en définitive procéder analytiquement : *les objectifs géniaux restent analytiques jusque dans la création de leurs synthèses, afin de rendre celles-ci plus souples et plus fécondes.*

Nous venons d'effleurer le problème des rapports de la classification que nous avons adoptée avec celle en analytiques-synthétiques, mais une telle étude d'interférences ne pourrait se faire avec fruit que si les deux classifications étaient déjà développées chacune pour elle-même.

L'objectif conserve au problème qu'il aborde toute sa richesse, toute sa complexité : il est habile à modifier le point de vue auquel il se place et ainsi à recommencer l'investigation dès le début en suivant une voie un peu différente, afin de projeter le maximum de clarté sur le problème en l'abordant par plusieurs faces. Ce pouvoir d'inhibition que l'objectif possède sur l'enchaînement

spontané de ses pensées lui vient du degré de conscience que son esprit a conquis au contact du monde extérieur. Ce degré de conscience diminuant, aussitôt l' « inertie » de l'esprit augmente et les volte-face si fécondes, propres à l'objectif, deviennent impossibles ; il ne peut plus être question d'un travail d'éclaireur, souple et mobile : l'esprit s'enfonce dans la première direction entrevue.

Repliée sur elle-même, la pensée du subjectif est statique, elle se complaît dans ses intuitions, cherche rarement à les analyser mais bien plutôt à les enrichir par voie synthétique : elle tend de toutes ses forces à l'harmonie intérieure ; le divorce entre l'idéal et le réel ne s'accuse nulle part de façon si aiguë que chez elle.

La pensée analytique de l'objectif, par contre, échappe aux défauts des constructions réalisées dans une tour d'ivoire en étant discursive et dialectique ; elle tend toujours à s'exprimer, toute intuition cherche à se résoudre en langage intérieur : c'est là un effort vers le maximum de conscience.

Le type objectif.

Un esprit puissant atteint à notre sens le summum de la perfection lorsqu'il est capable de ne pas perdre le contact avec les choses et de pratiquer un empirisme large, relevé, éclairé par la raison, tel que le firent Aristote, Leibniz, le Vinci et Gœthe qui sont les exemples achevés de la pensée objective. De pareils génies furent en progrès continuels au cours de leur existence, car ils possédaient cette qualité suprême d'être éducables.

L'objectif voit, en quelque sorte, le monde par les yeux des autres en même temps qu'il le voit par les siens propres : il est inquiet de l'effet que les choses produisent sur autrui et s'efforce de se représenter cet effet par son talent de substitution psychologique ; cela lui donne un horizon intellectuel très étendu qu'il peut parcourir du regard en toute liberté à chaque instant. Il marche dans ce monde en cherchant à humer tous les vents de l'esprit ; ses curiosités sont infinies et toujours mobiles. Elles ont le défaut d'éparpiller par trop son attention, de disséminer parfois ses forces, mais, par contre, elles ont l'avantage immense

de l'enrichir largement, sans exclusivité, de le faire vivre de la vie universelle.

L'objectif fait face de tous côtés.

M. Pierre Lasserre écrit en parlant de la métaphysique :

« Il en est, en effet, une bonne, légitime, qui ne constitue pas la partie la moins précieuse du grand héritage classique. Aristote, dans l'antiquité, et, dans l'époque moderne, Leibniz... en ont donné des exemples immortels. C'est d'ailleurs moins la lettre de leur doctrine qui importe que le plan selon lequel ils la construisent. Souverainement curieux de tous les faits physiques et moraux connus de leur temps, ils l'assoient tout d'abord sur la base de la plus large expérience : sans raideur dogmatique, ils sont disposés à accueillir toutes les idées qui se sont montrées de quelque fécondité dans la spéculation ou dans la pratique, toutes celles que recommande quelque tradition influente sur l'élite du genre humain, toutes celles enfin qui sont claires, utiles ou belles. Si ces idées variées ne s'accordent pas toujours logiquement entre elles, ils s'appliquent à ne pas sacrifier l'une à l'autre, mais à déduire la légitimité des points de vue auxquels chacune correspond. Il ne faut pas d'incohérence, mais non plus que l'esprit perde aucune de ses richesses. Ils reçoivent donc de toutes parts les matériaux de leur philosophie. Leur affaire est de les ordonner, d'en établir la hiérarchie la plus satisfaisante pour le sens du vraisemblable et pour celui du beau. » (1)

La précision, fille de l'esprit de distinction, rend l'objectif merveilleusement apte à la science. Sa conscience de la complexité du réel est très vive et la matière de son esprit très nourrie, par contre la forme, embarrassée de cette matière trop complexe et trop diverse, en est parfois comme débordée. La façon prudente de systématiser que nous avons décrite éloigne forcément de l'idée hégélienne et si subjective de la pensée reproduisant le réel dans son développement spontané. Au lieu de chercher d'atteindre la vérité d'un seul élan, il n'aborde une question qu'avec précaution au moyen de « travaux d'approche » ; de là son souci du problème qui précède et conditionne tous les autres : le *problème méthodologique.* Alors même qu'on se refuse de suivre à la lettre un penseur objectif, on peut souvent lui emprunter

(1) *Mes routes,* p. 188.

avec profit la méthode sur laquelle s'appuie son système et qui se recommande par son universalité, n'étant pas une « logique de la passion » comme ce que les subjectifs font passer pour méthode. Il est ainsi avant tout un excellent maître à penser, des leçons duquel peuvent profiter toutes les sortes de mentalités, même celles qui lui sont le plus hétérogènes.

L'objectif est docile, indéfiniment perfectible et possède une large réceptivité ; de plus, il est capable de se renouveler.

L'aisance à modifier la perspective d'une idée, jointe à la force d'analyse, engendrent l'esprit critique.

Par un certain côté, l'esprit critique est la faculté de combattre les autres sur leur propre terrain. Pour jouir d'une pareille faculté à un degré élevé, il faut pouvoir, selon le mot de M. Bourget sur Goethe, « se renoncer soi-même en se dépouillant de son moi affectif ». Voilà qui réclame des forces mentales très conscientes et très libres.

L'objectif réalise la réflexion impersonnelle dans toute sa plénitude.

Par un autre côté, l'esprit critique fournit à celui qui en est pourvu une forme stable, des cadres invariables qui lui permettent d'apprécier toute chose, de choisir et de hiérarchiser. Il empêche l'être intellectuel d'être amorphe sans toutefois le rendre immuable et rigide, il tend à l'universel de toutes ses forces et ne repousse que ce qui le nie lui-même, à savoir, outre les illogismes, les attitudes romantiques et intransmissibles dans leur subjectivité, qui excluent par nature l'universel. C'est là sa seule étroitesse.

L'esprit objectif est fait essentiellement d'équilibre, aussi a-t-il le sens profond de la mesure comme en témoignent hautement les exemples d'Aristote, de Leibniz, du Vinci et de Goethe.

Intelligence et affectivité.

Il faut, pour préciser ce qui suit, aborder sommairement le difficile problème des rapports de l'affectivité et de l'intelligence.

Dans le type objectif l'intelligence est relativement indépendante de la sensibilité et peut par conséquent la discipliner. En

gros, l'influence est unilatérale et s'exerce par l'esprit sur le cœur. C'est l'esprit, grâce au degré de conscience qu'il a conquis, qui domine et commande.

Envisagé de ce point de vue, le type subjectif doit se subdiviser en deux sous-types que nous considérerons successivement. Le premier de ces sous-types est de beaucoup le plus fréquent : c'est celui chez lequel l'action de l'intelligence ne peut jamais être nettement distinguée des tendances affectives et instincts qui s'y mêlent. Quant au second sous-type, il a été excellemment décrit par Fouillée dans son ouvrage sur *La psychologie du peuple français*. Chez lui, l'intelligence est, comme chez l'objectif, dans une large mesure indépendante de la sensibilité, mais ses démarches sont dirigées par une esthétique qui lui est, pour ainsi dire, immanente et qui la contraint à des déductions linéaires et élégantes, ainsi qu'à une rigoureuse symétrie dans les raisonnements, tout ceci l'amenant à faire violence au réel, ce qui est le trait pratique distinctif de la subjectivité.

Commençons par le premier sous-type.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici du subjectif s'applique à lui seul, aussi continuerons-nous à le désigner, pour faire court, par le nom de type subjectif.

Chaque fois que la compréhension et la clarté l'exigeront, nous nous permettrons de faire un parallèle avec l'esprit objectif.

Le type subjectif ordinaire.

La nature du subjectif est globale : rien n'est isolé en elle, tout est lié, tout s'y répercute dans l'être entier. Réunir, faire converger, créer une forte unité intérieure, telle est sa tendance naturelle. Il s'identifie si bien avec ce qui le fascine à un moment donné, que cet objet qui accapare son attention devient vite un centre de convergence, il le voit au travers de sa personnalité entière et ne peut bientôt plus en détacher ses passions, désirs, élans, sa vie affective enfin. De fait, quelle que soit la corde qui vibre en lui pour une raison quelconque, tout son être en retentit et, comme il est rare que le subjectif n'ait pas une étude de prédilection, momentanée ou durable, un centre de ralliement de ses pensées dont il ne saurait se passer longtemps, la répercussion

sera bien entendu la plus forte au sein de la chose aimée. Tout se ramenant pour lui à cette dernière, il finira par l'identifier avec l'univers ! L'idée, chez lui, fait boule de neige et sa tendance irrésistible est de découvrir tout dans tout.

Dirigé par son besoin d'unité, il cherche à supprimer les lacunes dans son esprit : c'est presque un besoin esthétique qui le pousse à rendre sa pensée comme sphérique, aussi est-il bien forcé d'avoir recours en abondance à des jugements de valeur, la pure raison étant loin de satisfaire à tout — nous entendons dans son propre domaine — par ses seules ressources.

L'objectif, lui, par sa façon de considérer les choses intrinséquement et non par rapport, ou mieux pour son esprit et l'harmonie qu'il pourrait y réaliser, et par le fait que chaque chose est elle-même le point d'appui de la pensée qu'elle provoque, est capable de suspendre son jugement si une solution ne s'impose pas spontanément.

Le subjectif éprouve l'impérieux besoin de hiérarchiser, de réaliser une échelle des valeurs comme si une telle préoccupation devait être le but essentiel de toute spéculation ; ainsi, lorsque deux idées ne veulent pas se coordonner dans sa tête, il s'empresse de les subordonner l'une à l'autre afin qu'il y ait tout de même un rapport entre elles. Dans des conditions semblables, l'objectif se bornerait à les laisser l'une à côté de l'autre, se souciant peu de les harmoniser coûte que coûte.

Mais si rien n'est isolé au sein de la nature subjective, par contre elle-même, prise dans son ensemble, est isolée. Elle se nourrit d'idéal, aussi sa pensée est trop souvent chimérique, le divorce entre l'idéal et le réel devenant extrême comme nous l'avons déjà signalé.

En résumé, *le subjectif vise à l'harmonie intérieure alors que l'objectif vise à la connaissance :* chez le premier, ce sont les instincts de possession qui dominent tandis que le dernier se laisse guider par les instincts de recherche. (1)

De là, la faible valeur proprement scientifique du subjectif : passionné et ardent, il lui est difficile de se soumettre à une discipline rigoureuse : il saute par-dessus les questions de méthodologie, car elles auraient le tort immense de ralentir au début

(1) Cf. Louis Rougier, *Celse*, p. 118.

sa marche en avant, s'il daignait s'en inquiéter. Surtout, il lui manque le goût de la précision.

La valeur du subjectif est ailleurs. C'est dans les problèmes d'éthique (Spinoza et Fichte), ou d'esthétique (Schopenhauer et Schelling), qu'il se montre vraiment original et profond. La scrutation constante du monde intérieur, du monde idéal, lui procure une ferme conscience de ce qui doit être et le rend merveilleusement sensible à toutes les nuances intimes.

Si l'objectif clarifie les idées, enseigne à penser, seul le subjectif peut réclamer de son auditeur ou de son lecteur une adhésion complète : c'est parce qu'il est un petit monde se suffisant à lui-même qu'il inquiète et séduit les âmes, l'exemple ayant une puissance de conviction que rien ne peut égaler. L'objectif qui fait les premiers pas, qui se prête aux autres pour mieux les entraîner, ne peut, par une pareille méthode, que conquérir l'intellect ; sur celui-ci il règne en maître mais c'est aussi la limite de sa puissance et de son emprise sur autrui. L'âme ne se livre pas par bribes, elle se donne toute ou elle se refuse et, pour qu'elle se livre, il est de mauvaise stratégie de l'expliquer à elle-même, de lui montrer rationnellement ce qui lui manque en l'invitant à l'acquérir peu à peu. Une telle façon de faire la laisserait froide et hostile, tandis qu'un mystère incompréhensible la trouble profondément, ce mystère étant par exemple le spectacle d'une autre âme se nourissant d'aliments différents des siens et qui en retire une santé et une sérénité enviables.

Un Aristote, un Leibniz, ont-ils jamais touché le cœur comme Platon, Spinoza ou Pascal ? Ce dernier l'a admirablement dit : Il est deux ordres, celui du cœur et celui de l'esprit.

Chacun d'eux a ses servants.

Alors que la subtilité dialectique, la force d'analyse des idées sont, comme nous l'avons vu, un trait d'objectivité, l'analyse délicate des sentiments, des états d'âme, des volitions, de l'être non-intellectuel en un mot, est le fait du subjectif qui est très souvent, non seulement un moraliste, mais encore un artiste (Platon). Etant sans cesse en relation avec des phénomènes qui se dérobent à l'expression, au lieu du sens de la précision et des délimitations rigoureuses il possède celui des correspondances secrètes qui lui permet d'exprimer ses états d'âme les plus fluides

par la magie des mots, magie basée sur de subtiles transpositions esthétiques, en dehors de tout ordre conceptuel.

La valeur esthétique du subjectif éclate jusque dans les œuvres de pure pensée qu'il entreprend, car les caractères de sa systématisation satisfont justement aux exigences de l'esthétique qui réclame des compositions indépendantes formant des petits mondes autonomes et bien fermés.

Une forte propension au dogmatisme est le signe de cette mentalité subjective qui recherche si passionnément la sécurité intérieure, c'est à dire la certitude ; aussi a-t-elle peu de souplesse et de lucidité critique, étant peu capable de se renoncer elle-même par amour de la connaissance. Et cependant, le subjectif possède une lucidité critique spéciale que nous qualifierons d'unilatérale et qu'il est très important de signaler. Cette lucidité s'exerce sur les subjectivités qui se trouvent, si nous osons dire, sur la même ligne que lui, soit qu'elles le flattent, soit qu'elles l'offusquent. Il jouit à leur égard d'une susceptibilité remarquable qui crée une pénétration critique sans égale.

Le champ de la subjectivité est fort vaste et varié. Pour en donner une idée un peu précise, envisageons-en les deux représentants extrêmes.

Les plus éminents d'entre les subjectifs sont pourvus d'une armature intellectuelle, à la fois puissante et rigide, qui imprime sa marque à tout ce qu'ils font. Il convient de citer ici Spinoza. La forte structure de son système (qui certes, ne se laisse pas déborder par son contenu, car elle fait trop bon marché de la diversité du réel pour cela), offre le plus parfait contraste avec celle du système leibnizien. Citons encore — afin de faire preuve d'éclectisme — les romans de M. Paul Bourget, si fortement charpentés.

Une intellectualité puissante, dira-t-on, implique toujours un haut degré de conscience intellectuelle. Que devient alors le caractère d'inconscience qui nous est apparu, au début de cette étude, comme essentiel à la subjectivité, en face d'une intelligence aussi sereine que celle de Spinoza ? Il faut s'entendre : quel que soit le degré de claire conscience auquel s'élève un Spinoza, sa pensée reste toujours enveloppée d'inconscience, en ce sens que ce qu'elle réalise consciemment c'est le système préformé

qui est déjà inscrit virtuellement au plus profond de sa nature et que tous ses efforts futurs tendront à formuler sous une forme ou sous une autre, et cela sans s'en douter. Ce qu'il y a d'inconscient en lui, c'est la génération de ses idées sur laquelle il conserve les plus naïves illusions. Spinoza se croyait foncièrement cartésien et mettait en forme géométrique des idées découvertes de toute autre façon, dont certaines lui étaient, dans leur orientation tout au moins, pour ainsi dire congénitales ; le système de démonstrations qui les enveloppe n'est qu'un revêtement plaqué par les exigences de la réflexion consciente, loin de découler d'une nécessité véritablement organique. (1)

Les démarches de l'objectif seules ont le caractère de *recherches véritables* dans le plan conscient, dont le résultat n'est pas déjà inscrit dans leur inconscient.

A l'autre extrémité, nous trouvons des primaires à l'esprit amorphe. Nous avons vu que le subjectif, loin de se renoncer, ramène tout à lui-même avec une ingénuité parfaite. S'occupe-t-il du monde extérieur ? Notre primaire projette sur ce monde son rythme intérieur et tend ainsi à des interprétations animistes de l'univers. Au lieu d'opérer une mise en rapport franche du réel à expliquer avec les principes formels de la pensée — comme le fait tout esprit quelque peu conscient — il cherche, lorsqu'il veut comprendre un phénomène, à s'identifier avec lui, à lui superposer une série d'états de conscience (bien entendu plus affectifs qu'intellectuels) se succédant par voie de développement, de « croissance », non par voie logique. Il a alors la ferme conviction de « comprendre » plus profondément les choses par ce mimétisme naïf que par la pensée rationnelle.

Certains d'entre les représentants du fameux esprit historique germanique, ceux aux yeux desquels toutes les périodes historiques se valent et qui sont ainsi dépourvus de la faculté de choix, nerf de toute intelligence, illustrent assez bien la mentalité que nous avons en vue.

(1) Cf. Léon Brunschvicg, *L'idée critique et le système kantien.* Revue de métaphysique et de morale, avril-juin 1924, p. 135. « On est tenté, écrit M. Brunschvicg en langage kantien, d'invoquer le « choix intemporel » par lequel s'exprime le « caractère intelligible » d'un Spinoza. » — L'auteur développe ensuite un parallèle entre Spinoza et Kant, où ce dernier nous apparaît avec des caractères d'objectivité très nets.

Le type subjectif « Fouillée ».

Il ne se rencontre que chez les races très civilisées et Fouillée le considère comme représentatif du Français. Sans aller jusque-là — car la France est l'un des pays qui réunit le plus de têtes objectives — disons que, lorsque le Français est subjectif, il l'est alors de la façon dont le décrit Fouillée (1), ceci par excès d'intellectualisme.

Nous le trouvons admirablement défini dans le jugement que Stuart Mill porte sur Auguste Comte et que cite Fouillée : « Il enchaîne si bien ses arguments, écrit Stuart Mill, qu'on est obligé de prendre pour vérité démontrée la cohérence parfaite et la consistance logique de son système. Cette faculté de *systématiser*, de conduire un principe jusqu'à ses conséquences les plus lointaines, cette clarté d'exposition qui l'accompagne, me paraissent les qualités dominantes de tous les bons écrivains français. Elles se rattachent aussi à leur défaut caractéristique qui me semble être celui-ci : ils sont si satisfaits de la lucidité avec laquelle leurs conclusions découlent de leurs prémisses, qu'ils ne s'arrêtent pas à rapprocher les conclusions des faits réels... et je crois bien que c'est ce défaut lui-même qui permet à Comte de donner à ses idées cette force systématique et compacte par où elles prennent comme une apparence de *science positive* » (2).

Nous avons là l'esprit de géométrie dont parle Pascal.

Ce type intermédiaire tient à la fois par ses qualités de nos deux types purs. Il tient de l'objectif, car la raison, chez lui, est souveraine et sa faculté d'analyse très puissante : il est donc capable d'une précision toute scientifique ; il s'y rattache encore par une pensée éminemment consciente et qui est discursive avec amour... c'est même cet excès de dialectique déductive, cette passion de l'expression achevée et harmonieuse se développant dans un ordre parfait et rectiligne qui lui fait simplifier et fausser le réel ; et nous savons que ce dernier trait est le critère définitif de la subjectivité. Il appartient à celle-ci par le fait qu'il ne voit le plus souvent qu'un côté des choses et qu'il est volontiers âprement dogmatique et « aprioriste ». Pour la métho-

(1) Qui est lui-même un pur objectif.
(2) *Psychologie du peuple français*, p. 185.

dologie, il rejoint le type objectif ; ses systématisations se développent sans souci des vérifications possibles, mais tout de même elles se rattachent à l'objectivité en ce sens qu'elles ne sont pas déjà, lorsqu'il les entreprend, préformées en lui dans leurs grandes lignes, mais possèdent bel et bien le caractère de recherches véritables, sincèrement entreprises et simplement dociles à cette logique esthétique définie par Stuart Mill.

De très puissants penseurs illustrent ce type : outre Auguste Comte, on peut citer Taine et surtout Descartes pour lequel, comme l'a noté Boutroux, « le divers n'a aucun prix ». Cependant, grâce à la puissance de leurs facultés, ces trois philosophes sont des intelligences harmonieuses chez lesquelles la perfection corrige l'étroitesse.

Il n'en est pas de même des esprits (surtout ceux auxquels toute pensée philosophique est refusée) s'adonnant avec exclusivité aux mathématiques qui constituent l'atmosphère vitale de leur pensée.

Les sciences de la nature choquent ces puristes, car elles leur apparaissent comme un honteux compromis entre la raison qui dicte et l'empirisme qui s'incline servilement. Mais ce compromis-là, n'est-il pas admirable et passionnant, n'est-il pas l'âme de la connaissance, sinon la connaissance elle-même ? Qu'y a-t-il de plus humain que cet antagonisme grandiose, que cet assaut contre le complexe que nos schémas n'épousent jamais parfaitement, que cette stratégie subtile qui réclame l'aide de toutes nos facultés, celles d'action y comprise, et où l'être entier s'engage, non pas dans une voie artificielle qui ne pourrait que l'atrophier, mais dans le sens même ou l'oriente sa nature ? Le dégoût envers le non-mathématisme, affiché par les « purs » qui ne veulent se mouvoir que dans l'homogène que seul le monde idéal peut offrir, n'est que faiblesse et révèle un manque d'équilibre et surtout de totalité psychique.

Ce qui constitue la subjectivité, d'une façon générale, c'est le besoin de combler les lacunes de l'esprit, de rendre celui-ci harmonieux à tout prix. Pour atteindre ce but, les intelligences puissantes (Spinoza, Descartes) auront recours à leur faculté de synthèse qui cherchera à établir l'harmonie dans le plan rationnel (bien que ce soit le plus souvent l'affectivité qui dirige inconsciemment leurs démarches dans ce plan). Les esprits

amorphes et incohérents tenteront de réaliser cette harmonie intérieure par des voies purement affectives ; ce n'est pas de leur part qu'il faut s'attendre à de fortes synthèses...

Certains objectifs sont pluralistes, mais *les plus éminents d'entre les objectifs tendent de toutes leurs forces à l'unité en partant de la multiplicité du donné qu'ils épousent par contacts successifs.*

Le subjectif part de l'unité dont il prend conscience en lui, afin d'y aboutir de nouveau d'ailleurs, l'ayant « étoffée » par une rapide incursion dans le champ du divers.

Conclusions.

Nous pouvons maintenant préciser et nuancer la signification des définitions du début. Au sujet du problème qui nous occupe, le réel intérieur ou psychologique doit être divisé en deux classes : réel idéologique et réel non-idéologique (affectif, moral, etc...). Le premier, en tant que relativement indépendant, est plutôt du ressort de l'objectif, le second commande les préoccupations du subjectif. Le réel idéologique a un caractère très net d'objectivité : il est orienté vers ses idéats.

On peut traiter d'une façon objective le réel intérieur non-idéologique : cette façon consiste à le traduire en idées, à l'exprimer avec clarté, donc à le faire passer dans le champ du réel idéologique, transmutation qui permet de le dominer au lieu de se laisser dominer inconsciemment par lui.

Le réel idéologique reprend un caractère de subjectivité lorsque, envisagé pour lui-même, il devient une fin et cesse d'être un moyen pour féconder l'action, comme c'est le cas du type « Fouillée ». Les idées forment alors un système clos dans lequel les idéats ne sont plus que des prétextes à développements idéologiques harmonieux et sont négligés quand ils menacent de troubler cette harmonie.

L'objectivité est un degré de conscience et une liberté de l'esprit qui s'acquièrent au contact du monde extérieur (lequel offre une multiplicité stable qui résiste à une homogénéisation outrancière), mais cette qualité une fois acquise ne rend pas esclave de ce monde : elle permet de se tourner vers quelque objet que ce soit. Considérant toute chose dans son juste rôle et à sa juste

place, elle fait leur part légitime aux éléments subjectifs de l'être humain ; une objectivité trop exclusive et trop sèche pécherait par *manque d'objectivité.*

En définitive, nos deux types sont constitués par des attitudes distinctes et par les qualités lentement intégrées par ces attitudes au cours de la vie même, ou encore transmises par hérédité.

Il est compréhensible dans ces conditions, bien que strictement l'une de ces attitudes soit exclusive de l'autre, que les types purs soient rares (en toute rigueur : introuvables) et que certains individus possèdent des qualités complexes et à première vue antinomiques. Mais il est toujours possible de saisir l'attitude foncière et agissante qui constitue tout esprit, si embrouillé que paraisse son cas. Il est vrai que cette attitude peut être plus ou moins accusée, ce qui complique encore le « diagnostic » noologique.

Posons, pour finir, la question de la valeur individuelle relative de nos deux types. (1)

D'une manière toute métaphorique, on peut dire que l'objectif se pose sur la réalité de façon si délicate, qu'il en emporte la pure empreinte sans avoir déformé si peu que ce soit le modèle. Au lieu de chercher d'en prendre l'empreinte, le but du subjectif paraît être d'imprimer son esprit sur la réalité...

En philosophie, les subjectifs ont rendu le grand service de faire la preuve de la vanité des voies qu'ils tentaient avec audace. Tout, d'ailleurs, n'est pas perdu de leurs tentatives, celles-ci étant généralement l'application fausse, parce que trop ample, d'une idée juste dans un domaine restreint et d'un point de vue particulier : ils excellent à épuiser jusqu'en ses dernières limites la vertu d'une conception idéale et à livrer d'involontaires démonstrations par l'absurde.

En résumé, et pour ce qui est de la connaissance rationnelle, le subjectif aurait raison dans son attitude si l'esprit de l'homme était parfait et, dans cette supposition, ce serait incontestablement la façon de philosopher d'un Fichte ou d'un Hegel qui serait la bonne. Mais comme, hélas, il n'en est rien, c'est l'objectif,

(1) Il serait très utile d'examiner leur valeur sociale respective, mais ceci demanderait une étude étendue.

avec ses démarches prudentes, son amour de la recherche et sa crainte de conclure, qui gagne la partie par la sûreté de ses investigations.

Quant à trancher au sujet de la supériorité que posséderait le subjectif d'atteindre la réalité absolue par une voie non plus discursive mais intuitive, ce serait préjuger d'une métaphysique, ce que nous désirons éviter dans un travail de psychologie comparée. Que chacun se laisse guider ici par ses convictions.

Pour traiter avec quelque ampleur une telle question, il conviendrait de tracer les tableaux des vies affective, esthétique, morale et religieuse, comme nous avons tenté d'esquisser celui de la vie spéculative, et ainsi serait embrassée la vie de l'esprit dans toute sa plénitude et le problème de nos deux attitudes mentales parcouru enfin sans partialité ni étroitesse.

MAURICE GEX.